

Journées de Lille 22 mai 2022 en mémoire d'Elie Doumit.

## Le réel de la passe

J'avais annoncé que je prendrais pré-texte de l'approche de Marc Darmon qui, dans son ouvrage *Essai de topologie lacanienne*, définit la passe comme une nomination réelle. Pour, dans un second temps, montrer comment une telle approche de la passe peut éclairer les questions que posent l'enseignement et la transmission de la psychanalyse. Cela reste mon objectif, la toile de fond de mon propos : que de considérer la passe comme une nomination réelle nous permet de qualifier au plus juste ce qu'il en serait de l'enseignement de la psychanalyse. Cette conviction s'appuie sur cette affirmation de Lacan dans le séminaire *RSI* dans la leçon du 11 février 1975 où il approche la question de l'interprétation en ce qu'elle a de spécifiquement analytique :

« L'effet de sens exigible du discours analytique n'est pas Imaginaire, il n'est pas non plus Symbolique, il faut qu'il soit Réel. Ce dont je m'occupe cette année, c'est d'essayer de serrer au plus près quel peut être le Réel de l'effet de sens. »

Et un peu plus loin :

« ... l'effet de sens, c'est au joint du Symbolique et de l'Imaginaire que je l'ai situé. Il n'a en apparence de rapport avec ceci, à savoir le cercle consistant du Réel, il n'a qu'un rapport, en principe, d'extériorité. »

C'est bien cette « extériorité » qui est essentielle et qui pourrait s'entendre comme la dimension de l'Autre sur laquelle nous aurons l'occasion de revenir. Ce qui fait dire à Lacan, quelques lignes plus loin, en constatant que le nœud ne fait chaîne :

« C'est en ceci que se spécifie le rapport du Symbolique, de l'Imaginaire et du Réel. C'est en cela que la question se pose de savoir si l'effet de sens dans son Réel tient bien à l'emploi des mots, je dis l'emploi au sens usuel, ou seulement à leur jaculation. (...) De cet emploi [des mots] à cette jaculation on ne faisait pas la distinction. On croyait que c'était les mots qui portent. Alors que si nous nous donnons la peine d'isoler la catégorie du signifiant, nous voyons bien que la jaculation garde un sens, un sens isolable. »

Ce que j'entends : dans la jaculation se joue autre chose que l'enchaînement des signifiants.

Sans doute que ce terme *jaculation*, pour beaucoup d'entre vous, évoque, et à juste titre, l'éjaculation. En effet l'étymologie nous renvoie au latin *jacere* avec le sens de lancer, jeter dans l'espace, dans cet « extérieur » dont nous venons de parler et que j'ai identifié à l'Autre. Mais il est un autre contexte, religieux voire mystique. *Le Dictionnaire Historique de la Langue Française* sous la direction d'Alain Rey, parle d'un emprunt religieux qu'il date du début du XVIIe siècle (François de Sales). Mais cela se réfère également à ce que Saint Augustin (450) appelait les *jaculatoriae preces*, les oraisons jaculatoires. Et il me semble que c'est dans ce sens qu'il faut l'entendre ici, dans l'utilisation qu'en fait Lacan. Je vous le cite :

« A la distinction de la parole qui très souvent glisse, laisse glisser et que notre intervention, au regard de ce qu'il est demandé à l'analysant de fournir, à savoir comme on dit, tout ce qui lui passe par la tête, ce qui n'implique nullement que ce ne soit là que du bla-bla-bla, car justement derrière il y a l'inconscient. »

La jaculation comme ce qui vient manifester l'inconscient d'un sujet !

C'est en travaillant à cela qu'il m'est apparu qu'il serait sans doute plus instructif pour moi, pour nous, de prendre les choses à l'inverse : de partir de la question de l'enseignement et de la transmission de la psychanalyse. Et ce en m'appuyant sur la retranscription d'une intervention de Lacan à la Société française de Philosophie. Retranscription publiée dans le *Bulletin de la société française de Philosophie* sous le titre de « La psychanalyse et son enseignement ». C'était en avril-juin 1957.

Pourquoi ce revirement ? Parce qu'il m'a semblé que de prendre les choses de cette manière permettait, bien sûr, d'être plus directement en phase avec la problématique qui nous occupe dans ces journées à la mémoire du travail d'Elie Doumit. Vos journées ont été intitulées : *La psychanalyse s'enseigne-t-elle ou se transmet-elle ?* Ma conviction à ce propos est que son enseignement n'a d'intérêt qu'à permettre, qu'à assurer sa transmission dans l'expérience de la cure. Expérience de la cure dont l'analysant en fin de cure peut constater ses effets, sans nécessairement pouvoir en dire quelque chose. Sans doute parce que la cure relève d'une éthique et vise à modifier notre économie libidinale. Elle ne

relève pas de l'ordre d'une science de l'être, d'une ontologie dont Lacan dénoncera les effets en parlant d'hontologie<sup>1</sup>.

Reste la question, pas facile, de savoir que faire avec ce qu'on pourrait nommer le corpus théorique de la psychanalyse, qui me paraît à la fois indispensable mais ne peut fonctionner comme la méthode scientifique laquelle, si elle se donne des limites, n'a que faire de l'impossible. Cela m'a fait penser à un article récent de Charles Melman (2020) qui est intitulé « Conclusion » et qui conclut un ouvrage collectif *Réel de la science, Réel de la psychanalyse*. Il propose de ne pas confondre ces deux Réels. Il propose de penser le Réel comme une dimension spécifique à l'analyse en tant qu'il (ce Réel) renvoie précisément à la dimension de l'impossible. Réel spécifique à l'expérience analytique en tant qu'il est habité et vient trouer le Symbolique. Alors que pour la science, le Réel qu'il vaudrait sans mieux nommer « Réalité », n'est habité par rien.<sup>2</sup>

D'autre part, compte tenu de la date de cette intervention de Lacan à la Société française de Philosophie, elle permet de mettre en évidence le « pas » de Lacan

---

<sup>1</sup>Nous pouvons nous référer ici au séminaire *...Ou pire* et plus particulièrement à la leçon VI du 8 mars 1972. Je vous livre ici cette petite phrase dont je ne suis pas sûr de saisir toute la portée, mais dont j'ai l'intuition qu'elle jette quelque lumière sur la problématique à laquelle nous avons à faire aujourd'hui avec le mouvement LGBTQ etc.

« Ce qu'on en écrit, de la Chose, il faut le considérer comme ce qui s'en écrit venant d'elle, non pas de qui écrit. C'est bien ce qui fait que l'ontologie, autrement dit la considération du sujet comme être, l'ontologie est une honte, si vous me le permettez.

Et quelque lignes plus loin, après avoir dénoncer l'inanalysable, l'i.n.a.n., aui pourtant est très répandue, il rapporte le dire d'une femme qui lui a dit : « Rien n'est impossible à l'homme, ce qu'y peut pas faire, il le laisse. » J'entends : il le néglige, il le considère comme inexistant. Lacan embraye alors en parlant de « l'annulation de l'Autre ».

<sup>2</sup>Je vous cite le début de cet article où Melman dit sa difficulté à accepter que le Réel serait le même dans les deux cas, appréhendé par différentes méthodes. Et il propose :

« ... à la limite, cette nomination psychanalytique lacanienne de ce qui résiste à la formalisation pourrait à la rigueur être réservée à la psychanalyse elle-même, puisque après tout, pour la science il n'y a pas d'impossible, il y a des limites, et que justement elle a la faculté – et qui elle aussi risque de paraître magique parfois –, de pouvoir franchir ses limites, les dépasser, les résoudre, etc. Ce qui, à mon sens, lui permet cette liberté d'allure et d'esprit, c'est que pour elle, ce qui est au-delà de la limite est vide. Il n'y a là rien, ni personne qui attend, ni qui donne la moindre injonction. Alors que justement, ce qui caractérise la psychanalyse, c'est qu'elle sait que ce Réel est pour elle d'abord peuplé : par ce dieu auquel elle peut croire ou ne pas croire ; par les objets causes de son désir. D'autre part, et c'est là tout de même le paradoxe, c'est de ce Réel-là, celui de la psychanalyse, que nous recevons nos injonctions, c'est-à-dire ce qui organise notre propos dont si facilement nous croyons nous approprier la maîtrise ou en être l'émetteur souverain. La psychanalyse montre que c'est de là que nous vient notre message et que nous en sommes en quelque sorte les fonctionnaires, dans la meilleure acception du terme, pour ne pas dire les jouets, de ce qui nous vient, de ce qui s'impose à nous depuis ce Réel ».

par rapport à Freud, qui fera l'objet, quelques années plus tard du séminaire *L'Angoisse* (1962-1963). Séminaire que nous relisons actuellement à l'ALI.

Retour donc à Freud, certes, mais pour mettre en évidence ce qu'il convient d'appeler une avancée quant à cette fameuse question de la castration qui, me semble-t-il, pour Lacan, ne s'arrête pas à la butée freudienne du « complexe de castration », mais permet d'articuler jouissance et désir par le chemin, le biais de l'angoisse. Vous entendez bien là que nous sommes au plus près de notre clinique : pas de psychanalyse sans cette rencontre difficile avec l'angoisse. Angoisse qui vient de ce que manifeste, dans la « division signifiante, un reste qui devrait décaler le sujet de cette pensée qu'il pourrait satisfaire l'Autre.

Et puisque nous en sommes à parler du séminaire *L'Angoisse*, je voudrais attirer votre attention sur ce point que je considère comme essentiel pour ce qui nous occupe ce soir. L'enjeu de ce séminaire, en tout cas l'un des enjeux de l'enseignement qui s'y déploie, c'est ce que Lacan nommera le tableau de la division signifiante<sup>3</sup> articulant : Jouissance / Angoisse/ Désir. Après nous avoir déployé son enseignement pendant deux à trois leçons, il va faire scansion. Et c'est cette scansion qui m'intéresse ici : Lacan va nous proposer une série d'*aphorismes* qui introduit un tout autre « style »<sup>4</sup> que celui d'un enseignement, particulièrement quand il se tient sur le mode « professoral » comme il le dit dans la leçon du 13 mars 1963.

Rappelons-nous le premier aphorisme qu'il nous propose dans lequel il introduit la question de l'amour<sup>5</sup>. On peut donc bien entendre qu'il s'agit du rapport entre les amants. On peut bien penser que le paradigme de cet amour c'est ce qui se joue entre un homme et une femme. Ou pour être plus contemporain entre les partenaires d'un couple. Et que c'est là qu'il situe l'expérience (et non plus

---

<sup>3</sup>A propos de ce tableau, dans la leçon XIV du 13 mars 1963, Lacan fait un lapsus. Il parle de cette division qui ne tombe pas juste, qui génère un déchet, l'objet petit a,

« ... qui vient à se trouver constituer le fondement comme tel du sujet désirant. Non plus le sujet de la jouissance, mais le sujet en tant que sur la voie de sa recherche, en tant qu'il jouit, qui n'est pas recherche de sa jouissance, mais ce vouloir de faire entrer cette jouissance au lieu de l'Autre comme lieu du signifiant. C'est là sur cette voie que le sujet ( ... ) s'anticipe comme signifiant ... j'ai fait un lapsus, s'anticipe comme désirant. »

<sup>4</sup>Les *Ecrits* commencent comme ceci. Première ligne de l'introduction à *La lettre volée* : « Le style est l'homme même ». Et quelques lignes plus loin : « le style c'est l'homme. En rallierons-nous la formule, à seulement la rallonger : l'homme à qui l'on s'adresse ...

<sup>5</sup>Je note en passant que, toujours dans ce même séminaire à la leçon XV (20 mars 1963) , Lacan parle de l'angoisse de la femme. L'angoisse de la femme, ça existe aussi, mais elle se positionne différemment de celle de l'homme. Pour elle, nous dit Lacan, « c'est le désir de l'autre qui l'intéresse » et « l'amour , c'est de l'idéalisation du désir

seulement l'enseignement) de la psychanalyse. Ou pour le dire plus justement encore, il s'agit sans doute de rappeler que l'enseignement de la psychanalyse n'a d'intérêt que de permettre d'éclairer ce qui se joue dans notre expérience de parlêtre. Voici donc le premier aphorisme que nous propose Lacan, toujours dans cette même leçon du 13 mars 1963 :

« Seul l'amour permet à la jouissance de condescendre au désir »

Et ma question n'est pas de « comprendre » le contenu de cet aphorisme mais pourquoi ce changement de « style », pourquoi un aphorisme qui vient à la suite de la reprise, du rappel, sur un mode « professoral » du tableau de la division signifiante.

Tableau qui articule sur le mode de la division le rapport de S à A et fait apparaître un reste, le fameux « objet a » dont Lacan dira plus tard qu'il s'agit là de sa seule invention.

Pourquoi Lacan ponctue-t-il ainsi les choses ? Par un aphorisme qu'il définit comme ce qui, précisément, se distingue du développement doctrinal par ceci :

« qu'il [l'aphorisme] renonce à l'ordre préconçu du développement doctrinal »,

qu'il prend donc, l'aphorisme, une certaine distance d'avec le discours doctrinal et, par-là, de nous replonge dans le concret de notre expérience. J'insiste sur ce retour à la dimension de l'expérience. Je pense qu'elle est centrale dans la pratique de la psychanalyse, qui n'est pas un savoir doctrinal, mais bien un effort pour « dire » ce qui se trame pour nous dans l'ordre de la jouissance et du désir. Ce n'est pas pour rien que Lacan ne cesse de nous rappeler l'importance du séminaire qu'il a tenu sur l'éthique de la psychanalyse où il introduit la jouissance comme l'horizon de ce qui se joue dans une cure.

Je vous cite encore Lacan :

« J'apporterai ici quelques formules, où je laisse à chacun de se retrouver par son expérience. Elles seront aphoristiques. Il est facile de comprendre pourquoi. Sur un sujet aussi délicat que celui, toujours pendant ici, des rapports de l'homme et de la femme, articuler tout ce qui peut rendre licite, justifier la permanence d'un malentendu obligé, ne peut qu'avoir l'effet tout-à-fait ravalant de permettre à chacun de mes auditeurs de noyer ses difficultés personnelles (...) dans l'assurance que ce malentendu est structural.

Ce qu'évoque Lacan ici, c'est peut-être la limite de l'avancée freudienne : « le roc de la castration ». Je laisse cela à votre réflexion. On pourra en reparler. C'est aussi le point où Lacan nous propose ce qu'on pourra appeler une avancée. Je poursuis le propos de Lacan :

Or comme vous le verrez si vous savez m'entendre ...

M'entendre et non pas comprendre, la compréhension et l'agilité intellectuelle qu'elle déploie, sont parfois, souvent ( ? ), la résistance à ce qu'on pourrait nommer « l'entendement »

« ... parler de malentendu ici n'équivaut nullement à parler d'échec nécessaire. On ne voit pas pourquoi, si le réel est toujours sous-entendu, la jouissance la plus efficace ne pourrait pas être atteinte par les voies même du malentendu. »

\*

Je reviens à la communication de Lacan à la Société française de psychanalyse. Je ne m'attarderai pas sur la présentation par Lacan dans sa manière de présenter la psychanalyse. Elle me paraît si allusive et en même temps si riche de références dans différents domaines de la culture que je ne me sens pas l'envergure pour en discuter. Je me cantonnerai à ce qu'il avance à la fin de son exposé quand il fait remarquer que la psychanalyse d'aujourd'hui, celle qui prétend dire ce qu'il en est de la psychanalyse, méconnaît la dimension de l'altérité. Nous en avons déjà fait allusion en parlant de l'annulation de l'Autre. Or, argumente Lacan, plutôt que de se focaliser sur la relation duelle qui privilégie le moi et de penser la psychanalyse et son enseignement à partir de cette position narcissique, il convient de :

« ... chercher la solution d'un autre côté, du côté de l'Autre, distingué par un grand A, sous le nom de quoi nous désignons une place essentielle à la structure du symbolique.

Cet Autre est exigé pour situer dans le vrai la question de l'inconscient »

[l'inconscient, pivot de l'invention freudienne]

« Ce n'est que de la place de l'Autre que l'analyste peut recevoir l'investiture du transfert qui l'habilite à jouer son rôle légitime dans

l'inconscient du sujet et à y prendre la parole en de interventions adéquates<sup>6</sup> (...)

« Tout autre place pour l'analyste le ramène à une relation duelle qui n'a d'autre issue que la dialectique de méconnaissance, de dénégation et d'aliénation narcissique dont Freud martèle à tous les échos de son œuvre qu'elle est le fait du moi. Or c'est dans la voie d'un renforcement du moi que la psychanalyse d'aujourd'hui [1957]<sup>7</sup> prétend inscrire ses effets, par un contre-sens total sur le ressort par quoi Freud a fait rentrer l'étude du moi dans sa doctrine, à savoir à partir du narcissisme et pour y dénoncer la somme des identifications imaginaires du sujet. »

Et Lacan conclut, de ce constat d'une dérive de la psychanalyse du côté d'une rectification essentiellement imaginaire du rapport à la réalité et il conclut que :

« La vraie question n'est pas cette déviation stérilisante de la recherche ...

[engendrée par cette lecture de ce qu'il en est de l'analyse]

« ... c'est qu'elle soit dans la psychanalyse entretenue et protégée, alimentée par l'institution même qui distingue, de par l'intention expresse de Freud, la collectivité des analystes d'une société scientifique fondée sur une pratique commune ? Nous voulons dire : l'institution internationale elle-même que Freud a fondé pour préserver de sa découverte et de sa méthode.

Aurait-il donc ici seulement manqué son but ? »

L'idée de Lacan est que l'enseignement qui se dispense à l'International de la Psychanalyse, n'est :

---

<sup>6</sup>On peut rappeler ici, à propos de ces interventions adéquates » que, plus tard bien sûr, mais pas sans rapport, dans *RSI*, Lacan avancera que «

« l'effet de sens exigible du discours analytique n'est pas Imaginaire, il n'est pas non plus Symbolique, il faut qu'il soit Réel. Et ce dont je m'occupe cette année, c'est d'essayer de serrer de près quel peut-être le Réel d'un effet de sens (...) L'effet de sens, c'est là au joint du Symbolique et de l'Imaginaire que je l'ai situé ». Et donc il n'a le Réel qu'un rapport d'extériorité par rapport à l'effet de sens. »

Mais justement, ne convient-il pas d'entendre là, dans cette extériorité, cette dimension Autre qu'évoque ici Lacan comme l'essentiel de la démarche analytique ? Je vous laisse cela à penser ...

<sup>7</sup>Cet « aujourd'hui » est-il encore d'actualité ? Je n'en suis pas sûr. Je vois des analystes de différentes obédiences dialoguer entre eux sur un mode non polémique pour tenter d'entendre ce que chacun fait de l'héritage freudien. Est-ce possible d'élargir ce dialogue avec des jungiens par exemple. J'en doute mais je n'en ai pas d'expérience et ne pourrais donc pas me prononcer.

« ... qu'un enseignement professionnel et, comme tel, ne montre pas dans ses programmes de plan ni de visée qui dépasse ceux, sans doute louables, d'une école de dentistes. »

Au fond, ce que Lacan dénonce là, c'est que l'enseignement de la psychanalyse se réduise à un enseignement technoscientifique, ce qui, je reviens avec ma ritournelle, évacue, avec la dynamique du dire, la dimension du sujet, de l'inconscient, du dire et de l'Altérité.

\*

L'intervention de Lacan à la Société française de Philosophie a lieu en 1957. Cette date est importante : c'est l'année où se tient le séminaire IV *La relation d'objet* où Lacan travaille et déploie le tableau des trois formes du manque :

-la **castration symbolique**, opération qui porte sur un **objet imaginaire** et est opérée par un **agent réel**.

-la **frustration imaginaire**, opération qui porte sur un **objet réel** et est opérée par un **agent symbolique**

-la **privation réelle**, opération qui porte sur un **objet symbolique** et est opérée par un **agent imaginaire**

Ce qui nous intéresse ici, c'est la castration symbolique. Ce dont Lacan parle dans la dernière leçon, la XIII. Voici comment elle débute :

« Nous allons aujourd'hui essayer de parler de la castration »

Et dans la foulée, Lacan nous fait remarquer que chez Freud, autant le « complexe d'Œdipe » est présent dès le début de son élaboration,

« puisqu'on peut penser qu'il est parti d'un grand problème « personnel : *qu'est-ce qu'un père ?* »

autant pour la question de la castration, rien de pareil. Lacan commente ce qu'il en est pour Freud :

« La castration est le signe du drame de l'Œdipe comme il en est le pivot implicite ».

Je m'arrête ici parce que cette phrase me fait immédiatement penser à la manière dont Lacan définit l'angoisse. Pour lui, je ne dirai pas contrairement à Freud mais Freud est peut-être plus hésitant sur la question, pour Lacan donc l'angoisse n'est pas la peur d'un danger interne ou externe. Elle est un *signal*, parce qu'elle a un objet qui n'est pas autre chose que la confrontation au désir de l'Autre. C'est exactement cela dans la mesure où nous pouvons y lire le moment, dont nous avons parlé, de l'accession du sujet à sa division et à son désir dans le repérage de cet objet petit a. Mais plus particulièrement ce qui nous intéresse ici, c'est l'opérateur de la mise en place, ou plutôt de la prise en compte de ce manque symbolique. A savoir le père réel. Voici ce qu'en dit Lacan dans le séminaire IV à la leçon du 13 mars 1957. Il parle d'abord du père symbolique :

« Si le père symbolique est le signifiant qu'on ne peut jamais parler qu'en retrouvant à la fois sa nécessité et son caractère qu'il nous faut bien accepter comme une sorte de donnée irréductible du monde du signifiant »

Ce que j'entends comme une instance qui gouverne l'ensemble du traitement du manque par un sujet, sans que ce sujet ne puisse rien en dire d'autre sinon qu'il est, ce père symbolique, comme le dit Lacan plus haut dans son propos : « une nécessité de la construction symbolique »

« Si donc il en est ainsi pour le père symbolique, le père imaginaire et le père réel sont deux termes à propos desquels nous avons beaucoup moins de difficulté. »

C'est à voir !

Après avoir dit quelques mots du père imaginaire, père de la horde primitive qui se réserve toutes les femmes de sa horde et qui pousse ses fils au meurtre et donc à la mise en place d'un père symbolique dont nous venons de parler.

« Ce père imaginaire, c'est à la fois le père effrayant que nous connaissons au fond de tellement d'expériences névrotiques, c'est un père qui n'a aucunement, de façon obligée, de relation avec le père réel qu'a l'enfant. »

Et quelques lignes plus loin, il enchaîne :

« Le père réel c'est tout-à-fait autre chose, c'est quelque chose dont l'enfant n'a jamais eu qu'une appréhension en fin de compte très difficile. »

J'ironiserais quelque peu en disant que nous, et Lacan le premier, nous n'avons pas plus facile. Lacan, lorsqu'il aborde le père réel, agent de la castration

(symbolique), ne fait que redire ce que son tableau des trois formes du manque met en évidence. Il semble bien que toute son attention soit focalisée sur l'opération symbolique de la castration plutôt que sur l'agent : le père réel

\*

Notre collègue Louis Sciara s'est récemment (2019) penché, d'une manière tout à fait intéressante sur cette dimension du père réel pour tenter d'y voir plus clair. Il commence son texte en relevant l'importance du Réel dans le travail de Lacan. Complexité aussi liée sans doute au fait que tout ce travail d'élaboration autour du Réel relève de son symptôme. Le réel est à la fois la catégorie de l'impossible, une des consistances du nœud borroméen et la structure même du sujet divisé. Rappelez-vous comment Lacan parlait de ce nouage borroméen comme « ce qui lui allait comme une bague au doigt ».

Je n'entrerai pas dans le détail de l'argumentation de Louis Sciara. Je me contenterai de dire quelques mots à propos de la conclusion de son livre *Retour sur la fonction paternelle dans la clinique contemporaine*<sup>8</sup>. A savoir qu'avec le père réel, nous avons à faire à une nomination qui pourrait se résumer de la manière suivante : « Le Réel du die du Père ». Et il commente cela en rappelant la visée précise de la fonction paternelle : « celle de parvenir à se désaliéner du père durant le processus de la cure, (...) de pouvoir s'en passer à condition de s'en servir ».

Pourquoi, s'interroge Louis Sciara, pourquoi caractériser ainsi le Père Réel ? Il répond en citant Lacan dans le séminaire *RSI* (leçon du 21 janvier 1975)

« Un père n'a droit au respect, sinon à l'amour, que si le dit, le dit amour, le dit respect, est... vous n'allez pas en croire vos oreilles ...père-versement orienté, c'est-à-dire fait d'une femme, objet(a) qui cause son désir. Mais ce que cette femme en « (a)-cueille », si je puis m'exprimer ainsi, n'a rien à voir dans la question ! Ce dont elle s'occupe, c'est d'autres objets(a) qui sont les enfants auprès de qui le père pourtant intervient, exceptionnellement, dans le bon cas, pour maintenir dans la répression, dans le juste mi-Dieu si vous me permettez, la version qui lui est propre de sa père-version, seule

---

<sup>8</sup>Paru en 2016 chez Erès

garantie de sa fonction de père, laquelle est la fonction, la fonction de symptôme telle que je l'ai écrite là, comme telle. Pour cela, il y suffit qu'il soit un modèle de la fonction. Voilà ce que doit être le père, en tant qu'il ne peut être qu'exception. Il ne peut être modèle de la fonction qu'à en réaliser le type. »

Je terminerai ce trop long exposé en tentant de dire que la passe dont je parlais en commençant telle qu'elle est exposée par Marc Darmon dans son livre sur la topologie lacanienne recoupe tout-à-fait ce que Sciara nous dit du père réel. Mais aussi ce que nous avons abordé plus haut en parlant de l'interprétation analytique. Celle qui se doit de se référer à l'effet du réel sur l'effet l'effet de sens. C'est de cette manière que la cure avance et peut avancer vers son terme. Terme qui ne manque pas d'être problématique comme le suggère Freud dans *L'analyse finie et l'analyse infinie*.